

Christian Seignobos

LES PONEYS DU LOGONE A L'ADAMAWA, DU XVII^{ème} SIECLE A NOS JOURS

Notre propos n'est pas de démontrer, une fois de plus, l'autochtonité du poney dans cette partie de l'Afrique, ni de poursuivre le débat sur les transformations ou non en "petits chevaux" d'équidés venus du nord. Si le génotype du poney du Logone a fait preuve, au cours des derniers siècles, d'une remarquable stabilité en dépit de la pression de la sélection et de la dérive génétique, c'est qu'il s'est avéré particulièrement bien adapté aux facteurs écologiques des régions sahélo-soudaniennes et singulièrement des zones-refuges où il a prospéré. Nous proposons d'effectuer un rapide transect depuis le Logone jusqu'aux hautes terres de l'Ouest du Cameroun pour souligner l'importance du phénomène "poney" en Afrique et son refoulement toujours plus vers le sud.

Le poney a focalisé des ethnies entières, devenant chez certains groupes un élément essentiel de leur encadrement politique et de leur contrôle de l'espace. Il fut sans doute à la genèse de royaumes du bassin du lac Tchad. Ainsi l'étude de ces sociétés détentrices du poney renvoie-t-elle à des situations sans doute comparables à des périodes plus anciennes et à des latitudes supérieures, au Kanem-Bornu, au Baguirmi, au Wad-day...

Il serait du premier intérêt pour les archéologues des zones arides et du nord du sahel de prendre en compte la possible existence ancienne du poney et d'analyser de façon plus aigüe les vestiges ostéologiques des gisements. Cette présence une fois mise en évidence permettrait de réimaginer d'autres "genres de vie" et de contrôles de l'espace à partir des sites fouillés. Sa substitution par le cheval barbo-dongolaw serait également pertinente bien qu'elle n'éclaire que des périodes plus récentes.

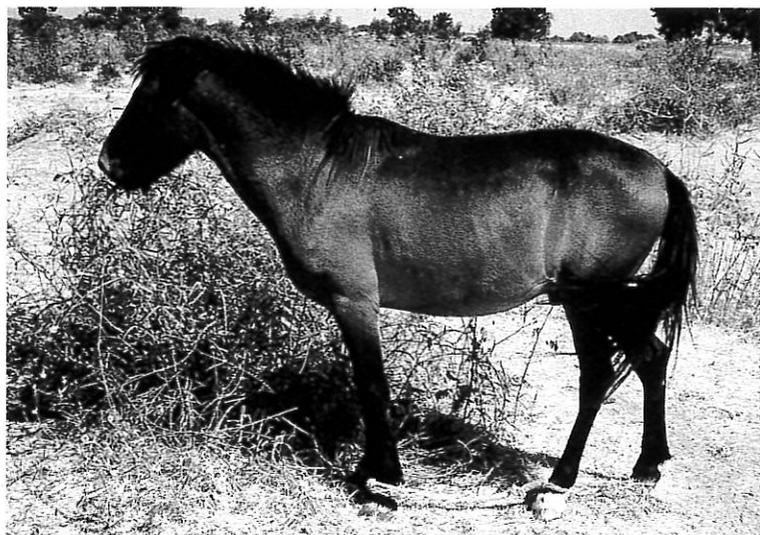
1. Le poney chez les Marba-Musey

Les Marba-Musey vivent dans la plaine d'épandage du moyen Logone au Tchad, avec une pointe avancée dans le Cameroun (Gobo). Ils ont gardé relativement intact jusque dans les années 1980 l'élevage du poney. En 1985 on pouvait estimer entre 6000 et 6500 le nombre de poneys dans la région.

1.1. Le poney et son harnachement

De nombreux auteurs ont décrit le *poney du Logone* ou *cheval kirdi*, appelé encore cheval *musgo*, *sara*, *lakka* ou *poney musey* (Major Denham, G. Nachtigal, P. Brunache, G. Bruel, C. Maistre...). Leurs

Fig. 1 - Poney musey.



descriptions sont dans l'ensemble concordantes, encore qu'un certain nombre d'inexactitudes se soient glissées à la suite d'une généralisation opérée d'après l'observation de quelques individus. Ces erreurs portent essentiellement sur la couleur de la robe et la morphologie de la tête.

La tête n'est pas lourde, ni disproportionnée, ni chargée de ganache, comme il a parfois été écrit. Elle est plutôt harmonieuse, le chanfrein est concave, et les naseaux bien ouverts. P. Granier (1987: 81) précise:

C'est la conformation de l'oeil qui nous a paru le critère distinctif et qui peut permettre de distinguer un poney d'un cheval chétif. L'oeil est étiré le long d'un axe qui fait, avec le chanfrein, un angle étroit. L'arcade sourcilière n'est pas marquée, aussi l'oeil très oblique apparaît peu lorsqu'on regarde le poney de face.

Le dos est droit, parfois légèrement convexe, le ventre toujours un peu marqué. La hauteur au garrot est en moyenne de 125 cm. La queue est attachée bas et la crinière est plutôt hirsute.

Les couleurs de robes qui dominent sont

Fig. 2 - Poney musey.



le bai ordinaire (25,5%) suivi des robes alezane, aubère et rouanne, respectivement 9,1%, et bai bouli foncé (7,3%)... (Seignobos 1987).

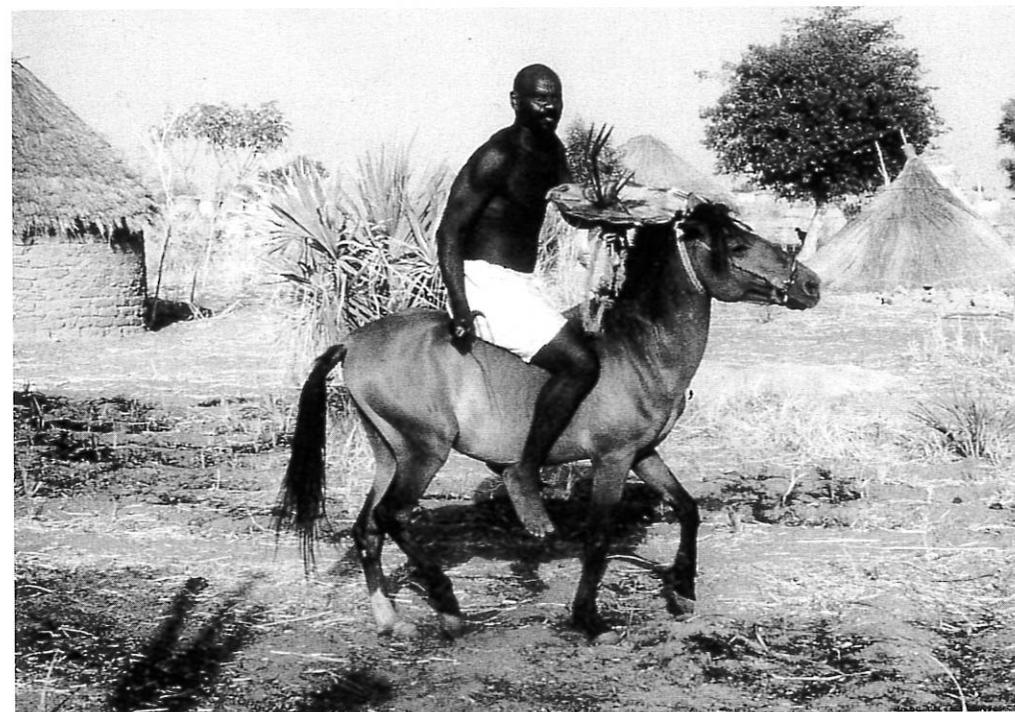
Tous les auteurs sont, en revanche, unanimes pour décrire les allures brillantes, légères de ce poney qui se déplace avec aisance, au pas, au trot, en extension et au galop. Cette allure du poney est souvent reproduite en idéophone par les informateurs y compris par les Peuls, un des plus constants étant *kuturu, kuturu, kuturu...*

On le monte en amazone ou à califourchon. Marba et Musey portaient - seuls les vieux continuent aujourd'hui - deux chevillères à éperons (*calanga*).

Le harnachement traditionnel est un caveçon formé de six pièces métalliques: la muserolle proprement dite (*ercina*) avec deux anneaux de montant de têtère (*garda*), la sangle têtère en cuir tressé est complétée par deux autres qui se croisent sur le front pour rejoindre la muserolle et supporter un disque de cuivre de 16/12 cm (*bilna*) à but décoratif, la sous-gorge (*dodla*) est toujours métallique.

Les armes liées au poney sont les cou-

Fig. 3 - Cavalier marba (Tchad).



teaux de jet, serrés dans des étuis parfois très ouvragés, et des sagaies-harpons.

Le poney de base est appelé *buluma*, mais il devient *kuluma* s'il se révèle rapide et vaillant. Le *kuluma* a droit à une écurie - qu'il partage parfois avec son maître. Sa litière est disposée sur un plancher de rondins au-dessus d'une excavation qui recueille le purin et l'évacue à l'extérieur. Il dispose d'un abreuvoir en poterie très épaisse décorée, ou en bois, et de mangeoires en vannerie suspendues. A l'entrée, parfois, un véritable jardinet de plantes protectrices est censé le préserver de manoeuvres occultes. Le *kuluma* se voit parfois attribuer un grenier pour son mil. On peut cultiver, pour lui, dans des zones de décrue, à la fin de la saison des pluies, des niébés fourragers, et acheter du fourrage de certaines plantes semi-aquatiques (*Echinochloa stagnina*) chez les populations riveraines du Logone.

Le poney est partiellement enfermé pendant la saison des pluies et jadis engraisé lors d'une claustration rituelle au cours de laquelle il ne devait pas voir le soleil.

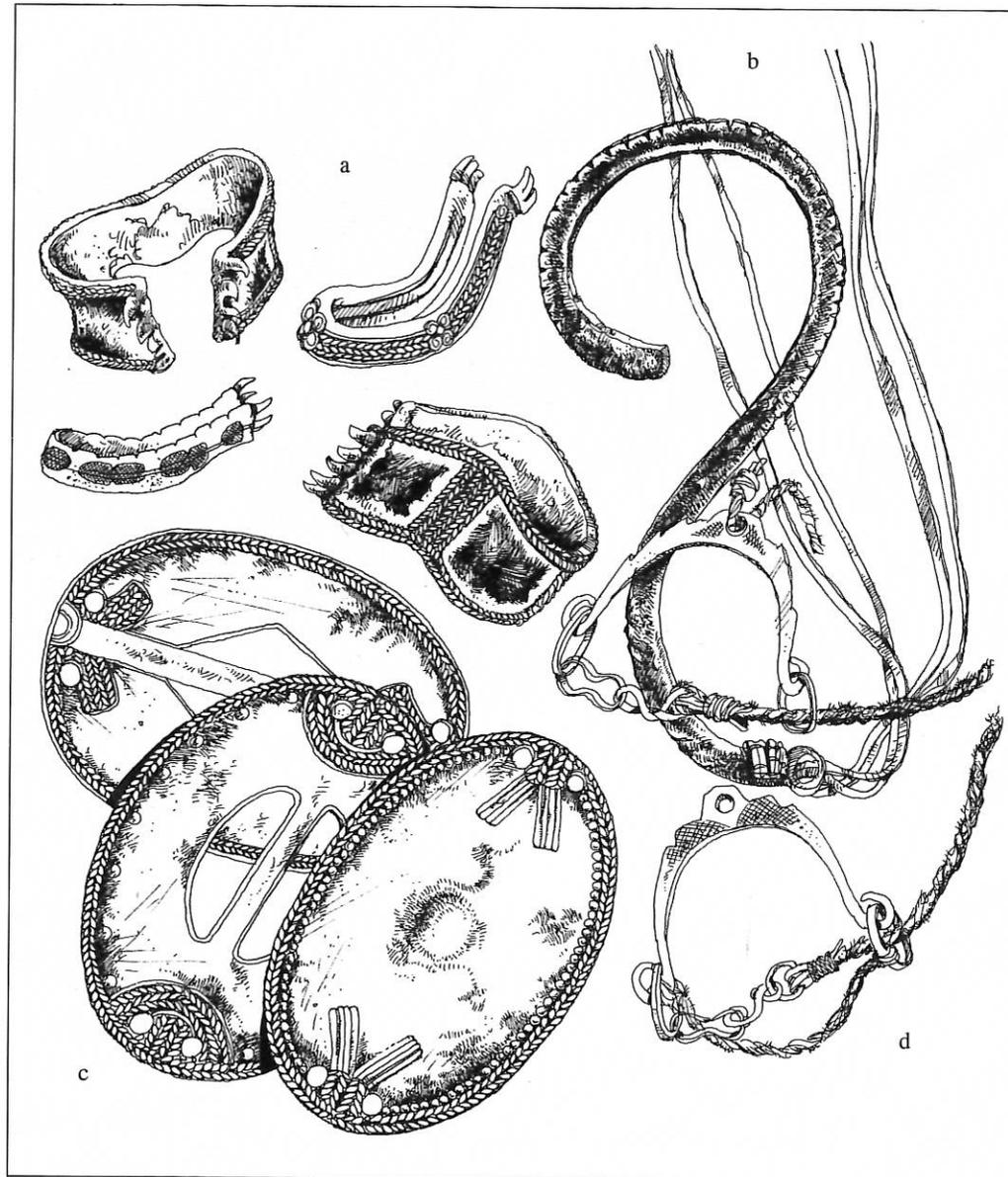
1.2. La socialisation du poney

Un grand nombre de rituels accompagne les différentes étapes de la vie d'un poney. A sa naissance, le placenta est transporté avec de la paille du toit pour être accroché à un épineux (*Balanites aegyptiaca*) protecteur. Comme pour un enfant, le poulain à sa naissance reste enfermé plusieurs jours. Une naissance gémellaire impose les mêmes rites que chez les humains. Le poulain était également - comme les nouveaux-nés - soumis à une sorte de "gavage d'eau" avec une macération d'écorces de *Sterculia setigera* et de *Combretum Spp.*

A la première sortie du poulain, on congratule le propriétaire. Les enfants sont autorisés à voler de la nourriture, les mou-

Fig. 4 - Équipement du poney et du cavalier:

- a) chevillères à éperons
- b) cravache marba (gomona)
- c) plaques frontales musey (bilna)
- d) caveçons marba-musey (zeu kuluma)



vettes et pièces de calèche qui servent à partager la boule de mil et à racler les poteries, de préférence chez des femmes criardes et bavardes afin que le poulain soit aussi rapide que le débit de leurs paroles. Défolement et rites pseudo-carnavalesques sont là pour accentuer encore la "socialisation" du poney (de Garine 1975).

Le sectionnement du filet de la langue du poulain est envisagé comme l'équivalent de l'ablation de la luette chez l'enfant, pratique généralisée dans la région.

Plus tard, le poney sera autorisé à boire dans la calèche de son propriétaire, y compris de la bière de mil.

Tout comme les hommes, les poneys

Fig. 5 - Harnachement marba-musey.

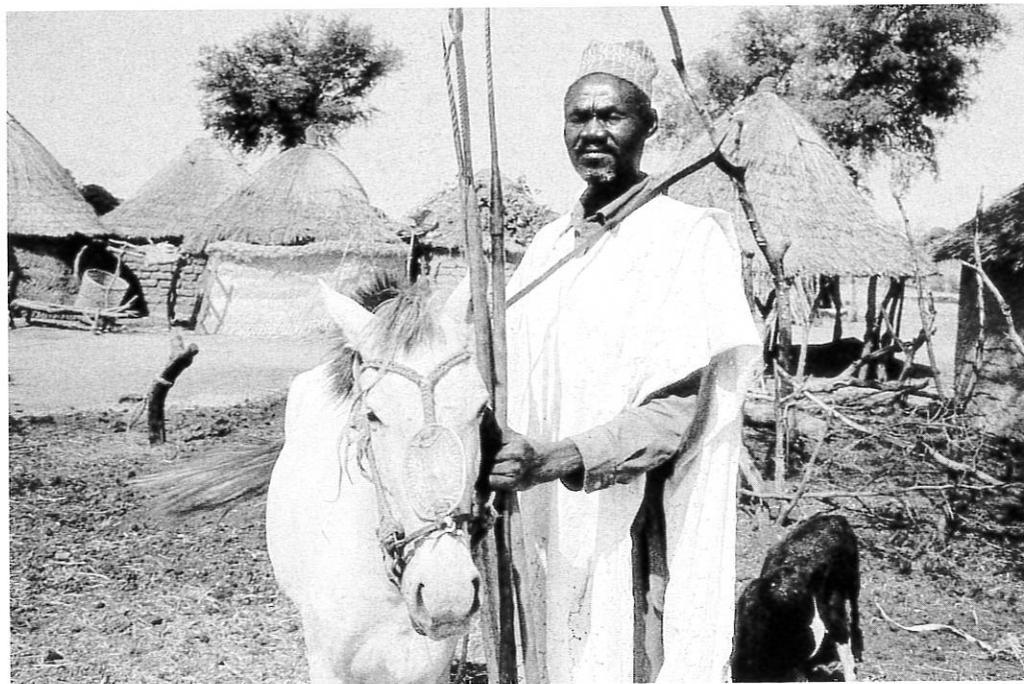


étaient tenus à une stricte exogamie, ce qui expliquerait, en partie, la pratique du *golla* (= prêt de chevaux) hors du village. Chez un partenaire de *golla*, on ne laisse jamais de chevaux apparentés. Le produit de poneys apparentés est *jawna* (= incestueux) et il est cédé sans contre-partie à la belle-famille. On cousait parfois la vulve des fe-

melles *kulumba* pour éviter ces accidents. Actuellement, on est beaucoup moins regardant.

Acheter un *kuluma* relève de la même démarche qu'une demande en mariage. Cela passe par un entremetteur et doit être effectué devant témoins (de Garine 1975). Chez les Musey, un poney nouvellement

Fig. 6 - Poney musey, village de Dom-Candum (Nord Cameroun).



acquis qui pénètre dans une communauté villageoise doit, comme un homme, être présenté au chef du *fulina* (= chef religieux). Après une chasse où il a contribué à tuer un gros gibier, ou après une bataille, poney et cavalier subissaient les mêmes rites de purification.

On comprend aisément que l'hypophagie chez les Musey serait vécue comme une action contre nature.

Une partie des protections occultes et des soins de la pharmacopée relative à l'homme s'appliquent aussi au poney "car il est comme un homme". C'est sans doute la raison pour laquelle la pharmacopée propre à l'équidé est assez limitée chez les Musey.

Le poney est enterré, avec de vraies funérailles au cours desquelles on fait sortir les hochets et les tambours de deuil. Le propriétaire se rase la tête et enroule les cordes de deuil autour de son cou. Lors des condoléances, on dresse le panégyrique du disparu.

Une jument suitée qui meurt n'est pas pleurée - tout comme d'ailleurs une jeune mère - afin de ne pas provoquer en retour la mort de sa progéniture. On jette parfois près des carrefours certaines pièces - non métalliques - du harnachement, de la même manière que les objets familiers d'un défunt qui n'ont pas été disposés sur sa tombe.

Cette mise en parallèle homme/poney à travers rites et comportements n'est pas exhaustive, elle varie aussi selon les fractions marba et musey.

1.3. Contrôle de l'espace et genre de vie

Le poney est peuplant en ce qu'il assure un meilleur contrôle de l'espace que chez les sociétés d'agro-pasteurs, de céréaliculteurs purs. Les densités chez les gens du poney sont souvent faibles: de 30 à 35 habitants/km² en pays musey contre le double chez leurs voisins masa et tupuri.

Fig. 7 - Cavaliers musey partant pour des funérailles Hullum (Tchad).



Les poneys étaient au service d'économies basées sur la chasse et la rapine, ce qui n'excluait pas une agriculture parfois savante sur des terroirs éclatés. Jadis l'habitat était groupé en "véritables camps retranchés" complétés de *no man's lands* touffus; il était très mobile.

Les Marba-Musey étaient capables d'aligner pour la guerre et les chasses collectives plus de 1500 poneys, mais les raids de ces cavaliers dépassaient peu les plaines du moyen Logone, toutes incluses dans l'aire d'élevage du poney et dont les populations partageaient la même éthique et les mêmes règles de jeu social: Gabri, Tobanga, Lele, Nancere, *Orgina* (= gens de fleuve). Cette aire était subdivisée en sous-régions qui se recoupaient et où se pratiquaient les prêts de *golla* et les échanges de femmes. Le but du *golla* était de soustraire sa richesse aux regards des voisins, de parer aux épizooties et aux vols et, enfin et surtout, de s'assurer des alliances à l'extérieur de

la fraction à laquelle on appartenait. L'émergence des chefs de guerre musey s'appuyait sur une clientèle et... des poneys.

Les tombes des Marba-Musey qui ponctuent le paysage sont là pour immortaliser le couple guerrier/poney. Toute une sémiologie peut s'y appliquer. La tombe est constituée de pieux d'un bois imputrescible: *Prosopis africana*, et on y bouture le plus souvent des *Ficus Spp*. Les parois du grenier y sont cassées et les jarres des femmes sont disposées entre les pieux qui comptabilisent de façon très précise les exploits du guerrier disparu: gibiers, poneys et hommes qu'il a tués.

Les poteaux sculptés, à l'extérieur de la tombe, correspondent chez certaines fractions musey aux poneys que le défunt a possédés. Les poneys peuvent avoir leur tombe avec des pieux en ligne. Toutes ces tombes apparaissent comme des marqueurs d'espace dans un pays au peuplement très mouvant.

2. Répartitions anciennes et fluctuations des populations de poneys

Toutes les régions du Nord-Cameroun et celles du centre et du sud-ouest du Tchad ont connu, à des époques données, la présence du poney. Au XVIII^{ème} siècle, son élevage se retrouvait à peu près en continu du Logone à l'Adamawa. Certains groupes, tout comme les Musey, lui donnèrent une grande importance.

2.1. Les plus grands éleveurs de poneys

2.1.1. Musgum et paleo-Masa

Les poneys "musgo" ont été décrits par le Major Denham (1830), puis par H. Wagner (1860: 224).

L'élevage musgum du poney fut, à bien des égards, proche de celui des Musey et il s'agit du même animal. Les dots étaient comptabilisées en poneys avant de l'être peu à peu en bovins. Le poney continua alors à servir leur genre de vie de rapine, en particulier le vol de bétail. Au contact des royaumes du Wandala et du Bornu, respectivement suzerains des Musgum Mogulna et des Musgum Kaday, ils adoptèrent les grands chevaux.

Les rituels concernant les poneys ont ensuite, sur le modèle des chefferies musulmanes, été reconduits pour les seules montures des chefs, en particulier pour l'enterrement du cheval. Toutefois, les "Musgum sont encore tellement attachés à leur cheval qu'il dépasse les enfants dans l'affection".

Les Musgum connaissaient la même mobilité des sites d'habitat, les mêmes constructions légères au mobilier démontable, à l'exception des écuries, élément de l'architecture plus élaboré, décoré, équipé de mangeoires en poterie. Le poney était

inscrit dans le paysage par les réserves de fourrage de saison sèche stockées dans les fourches des arbres ou suspendues en longues tresses. *Stereospermum kauthianum* reste l'arbre fourrage le plus recherché pour le cheval.¹

Les rituels concernant la socialisation du poney se sont désagrégés à la fin du XIX^{ème} siècle. On peut toutefois encore les reconstituer dans leurs grandes lignes. A la naissance, le propriétaire va accrocher le placenta sur un épineux (*arapaf* = *Acacia albida*) afin d'éloigner le poulain des mauvais sorts. Dans la même optique, si quelqu'un meurt sans enfant, on lui enfonce dans la plante des pieds des épines d'*arapaf* pour que sa stérilité parte avec lui.

En fin de dressage, on sacrifie une chèvre en brousse pour que le poney chasse bien. Comme chez les Musey, on lui prêtait les mêmes qualités de prévoir de danger, de suivre le gibier à la manière d'un chien, et d'y voir la nuit grâce aux châtaignes de l'intérieur des pattes. Il était aussi jadis entermé et pleuré.

Chez les Musgum, si le vol de petits ruminants ou de vaches était d'une certaine façon admis, celui du poney était compris comme une agression sur la personne même de son maître.

Aujourd'hui, le poney a été remplacé par le cheval barbe chez les Musgum.

Les Musgum de Pouss et de Girvidig appellent le poney *atongo* alors que ceux du nord, de Kosa et Waza, préfèrent dire *konkos* (emprunt au kanuri).

Le terme d'*atongo* est formé sur le nom de *tonggoy*, populations pré-masa chassées vers le sud, ce qui donnera en masa le nom des Tupuri: Tongoyna. Les mythes de départ des Tongoyna mettent toujours en scène un poney. Ils sont remplacés par les Masa actuels dont l'animal est le bovin. De

fait, ce fut moins une substitution de stock de peuplement, puisqu'une partie "s'est convertie" sur place à la vache, qu'un changement de "genre de vie". La focalisation de la société sur le bovin - un métis de taurin-zébu - induit une autre façon d'aménager l'espace et de servir un autre type d'économie.

Les Tongoyna-Tupuri étaient, dans leur genèse, des gens du poney par deux de leurs composantes de peuplement, celle venue du nord-est via le Logone et le Gerlew: les Banre (= Tongoyna), et celle issue du sud-ouest, de Peffe. Outre des traditions orales très explicites, l'existence du poney se manifeste dans maints indices comme chez les Tupuri de Fiekne (= *banre*), par exemple, où l'emplacement de la tombe du chef de terre (= *wang siri*), dans le bois sacré, était désigné par le piétinement de son poney que l'on attachait en ce lieu.

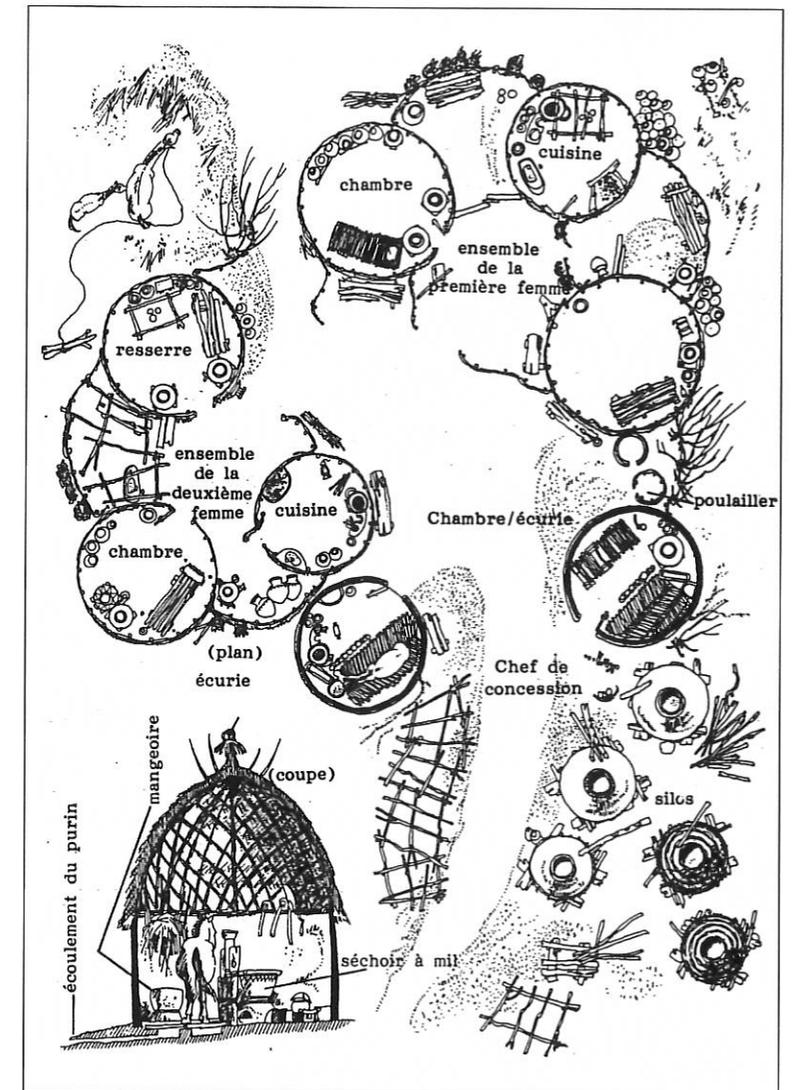
Le poney a ici disparu, cédant la place au bovin qui servit alors pour les dots, les prêts de bétail, les cures de lait... selon le modèle masa. Seuls les Musey voisins résistèrent.

2.1.2. Nyam-Nyam, Bata et Camba

Les Nyam Nyam de Bibemi et de Be désignent comme origine le Logone et les grands *ayre* (= prairies inondables) du nord de Pouss, autrement dit le pays musgum. Ils descendirent vers le sud par le mayo Gerlew, Fianga et le long du mayo Kebbi. A la fin du XVI^{ème} siècle et au début du XVII^{ème}, ils occupaient la basse vallée du mayo Kebbi jusqu'à sa confluence avec la Bénoué, repoussant ou assimilant les populations pré-établies, comme les Gewe.

Ils étaient accompagnés de leurs poneys. Pour eux, ils transportèrent des semences de sorghos rouges et des graines de *burgu* (*Echinochloa stagnina*) prélevées dans les

Fig. 8 - Concession marba (village de Djo Gogor)



ayre pour les semer ou les repiquer autour des mares des rives du mayo Kebbi. Ils le firent systématiquement pour alimenter leurs poneys en fourrage de saison sèche.

Sur le bas mayo Kebbi, s'opéra une distinction entre deux types de Nyam Nyam, ceux du fleuve, de la région de Be, fortement mêlés aux autochtones où "la pirogue était leur cheval" et ceux en retrait du fleuve et plus en amont, à Bibemi, composés de véritables peuples cavaliers.

Lorsque les Peuls Yillaga, encore des bergers dépourvus d'équidés, vinrent dans le pays à la fin du XVIIIème siècle, ils échangèrent des zébus contre des *sundaru*² chez les Nyam Nyam, afin de mieux garder leur bétail. Puis ils se constituèrent de véritables cavaleries de poneys pour entreprendre la conquête du pays. Ce n'est que peu à peu qu'ils se procurèrent au Baguirmi, via Bogo et Bindir, des chevaux barbes. Ils élevèrent aussi le *kadara* (métis stabilisé de poney et de cheval barbe) que les Nyam Nyam connaissaient déjà. Les Peuls de Bibemi conservèrent le *sundaru* jusqu'au début du XXème siècle. Monture modeste mais résistante qui, mieux que les ânes des commerçants kanuri d'Adumri (grand marché d'ânes), assuraient le charroi de l'intendance. Lorsqu'ArDo Suleyman de Bibemi fut destitué au retour d'une campagne en 1889, on le fit monter sur un *sunda* sans mors, le plus faible de toute la colonne, pour rentrer à Bibemi.

Dans le prolongement des Nyam Nyam, les Bata de la Bénoué possédaient également le poney. Cet élevage serait à la convergence de trois populations de poneys: une issue de la descente du Logone par le mayo Kebbi, une autre venue avec eux du nord, du pays marghi sur le versant occidental des monts Mandara, et enfin un fond d'équidés antérieurement en place sur la moyenne Bénoué (Kororafa). Ces foyers d'élevage ont pu, à certaines périodes, être en contact: paleo-Gamergu et proto-Musgum au sud du Bornu au XVIème siècle, et paleo-Gamergu et Kororafa au XVIIème siècle? D'après H. Tourneux (1987: 173) le groupe bata "a servi de foyer d'expansion pour le poney en même temps que son nom chez les groupes voisins".

Les Peuls des lamidats de Camba, Turwa et Cebowa expliquent leurs difficultés

pour venir à bout des Bata (chefferies de Lamorde Jungum, Kokumi, Malape...) par l'existence de fortes cavaleries de poneys. Les Bata de Jungum revendiquaient une cavalerie de 1100 têtes. Ces *sunda* infatigables, montés sans selle, traversaient les marécages et même, en nageant, les fleuves en crue comme le Faro. Ils passaient là où le cheval peul s'arrêtait.

Les Bata pratiquèrent le prêt de poney, son enterrement, son deuil. On remarque que les grandes fourches ostentatoires contre lesquelles on exposait la dépouille des grands guerriers et des chefs (à Kokumi) et qui perdurent aujourd'hui chez les Dowayo de Jumte, étaient taillées et décorées selon une facture très proche de celle des pieux des tombes des poneys marba et dans le même bois de *Prosopis*.

En n'ayant plus accès à l'intérieur des terres occupées par les Peuls, les Bata abandonnèrent progressivement les poneys, concentrant leurs activités sur le fleuve.

Les combats que se livrèrent Bata et Camba avant l'arrivée des Peuls dans les plaines du Faro firent aussi intervenir les poneys. Puis le développement de l'arc changea les données de l'art de la guerre dans la région.

Les Camba sont issus du démantèlement du royaume du Kororafa centré sur la moyenne Bénoué. Entité politique originale, il eut pour capitale Wukari. Il attaqua Kano à la fin du XVIème siècle et au milieu du XVIIème, brûlant même la cité. Pour ce faire, il s'appuya sur la mobilisation de cavaleries de poneys. Les Camba, sous la pression des Bata (?), entreprirent des descentes vers l'Adamawa. R. Fardon (1988: 77):

We do not know how long chamba leko had bows and poisoned arrows or horses, especially ponies, but these were the des-

Fig. 9 - Guerriers musgum au début du siècle.



tructive resources with which their names are associated in Grassfield traditions, and Chamba recollections do not encompass a time when they were without them.³

La facilité de conquête que leur conférait leur cavalerie poussa les Camba - dominés par les Camba Leeko - à déferler sur la plaine Tikar, le pays Bamun et les Grassfields. A la fin du XVIIIème siècle, ils ravagèrent toute la zone, faisant ainsi le lit de la conquête peule qui suivit. Toutefois, grâce à leurs montures trypanotolérantes, les Camba descendirent bien plus au sud que les Peuls.

Lorsque les Allemands occupèrent le pays, ils trouvèrent encore quelques spécimens de poney camba dans les chefferies de l'Ouest.

2.1.3. Les populations de la chaîne des Mandara et des massifs-îles

Le poney du Logone fut également appelé "cheval de montagne" dans les monts

Mandara, où il fut plutôt élevé sur les piémonts ou dans certains massifs ouverts en plaine.

Réfugiées sur les basses pentes des massifs-îles des monts Mandara, les populations durent lutter contre des attaques venues de la plaine qui, précédant les grandes razzias des empires musulmans, puis des lamidats peuls, étaient le fait de guerriers montés sur poneys. L'écumage des piémonts par ces bandes a parfois laissé des marques dans le paysage avec des constructions défensives - établies bien avant les Peuls - désignées comme *dled* en mofu, *zlob* en giziga, *cukkol* en foulfouldé. On rencontre aussi leurs traces dans les traditions orales comme celle de Gudur mentionnant l'attaque d'un peuple de cyclopes unijambistes (*mesluwslew*), image que l'on peut facilement recouper avec l'irruption de cavaliers montant en amazone leurs poneys, avec au chanfrein de leurs coursiers des plaques de métal. Elle pourrait correspondre au défer-

lement de paleo-Giziga et des migrations venues de l'est, de Jagara.

Une partie des populations possédant le poney durent s'en dessaisir lorsqu'elles montèrent sur les massifs, ce qui explique les mythes d'enterrement du poney, mais se réfère aussi à un geste très réel puisqu'on désigne par endroits leurs tombes sous des *jiddere* (accumulations anthropiques). Les couteaux de jet - armes liées au poney - devinrent regalia et furent placés sous le grenier des aînés de lignages (à Jebbe, Markaba...).

Les poneys ont pu demeurer auprès de certains chefs comme en témoigne le grand nombre de *cevet plis* (= chemin du cheval) chez les Mofu, à Dimeo, Zidim, Wazan, *tuff dako* chez les Korci... Il permettait à un cavalier monté sur poney de pénétrer jusqu'à proximité de la concession du chef sans mettre pied à terre. On a toujours souligné l'agilité et la sûreté du poney dans les zones rocailleuses, pour la région de Plateau au Nigeria (H.K.W. Kumm 1910), comme au nord du Bénin pour le poney kotokoli de Sokode (M.A. Boye 1992: 62).

On assiste aux XVIIIème et XIXème siècles, à l'émergence de petites chefferies prédatrices situées auprès de massifs-îles ou en bordure des monts Mandara. Toutes construites sur le même modèle, elles intéressent pourtant des ethnies différentes: Hina chez les Hina, Muturwa chez les Giziga, Kola et Musgoy chez les Daba, Mafafal chez les Gidar. Marva, au XVIIIème, avant la conquête peule, qui en fit Maroua, a pu en être le prototype. Elles ont en commun d'avoir constitué des cavaleries de poneys et de les avoir mises au service d'un encadrement politique plus hiérarchisé que celui de leurs voisins.

S. Passarge décrit un des cavaliers rencontré en 1893 alors qu'il gagnait Maroua,

à "Mattafalls" (chez les Gidar de Mafafal):

Monté sur un poney vif d'une couleur brun jaunâtre, un vrai petit cheval de païens comme Nachtigal en a décrit dans le sud du Ba-guirmí, un païen nu, long comme une perche, arrivant en galopant, un couteau de jet balançant sur son épaule et guidant son cheval au moyen d'une unique corde. Ses jambes touchaient presque le sol. Juste devant nous, il fit volte-face et sauta à terre. J'examinai la jolie bête avec grand intérêt et remarquai sur son dos des cicatrices rugueuses autour d'une plaie, laissées expressément ouverte chez les pauvres bêtes afin de garantir au cavalier un bon maintien...⁴

Plus loin, Passarge ajoute:

Au nord s'élevait le massif dentelé de Muzugoy, habité par les Mouzougoy qui, dit-on, possèdent de petits chevaux païens et sont armés de couteaux de jet..."

Les poneys ont aujourd'hui disparu de Mafafal,⁵ mais leur souvenir reste vivace chez les vieux. Leur nombre ne fut jamais très important: une soixantaine de poneys à Mafafal, lors du passage de Passarge, sous les chefs Melle Gilva ou Maraadi; une centaine à Kola, et à Hina, la chefferie la plus puissante: 250 peut-être 300 avec le concours de quelques villages alliés. C'était toutefois suffisant pour affirmer son indépendance et semer la terreur chez les voisins.

Les poneys (*pulsa* ou *pulsa mangerslake*) étaient étroitement contrôlés par le chef, tant dans le croît dans le village que dans les achats à l'extérieur. Le chef revendiquait le monopole des chevaux mâles et les redistribuait à ses fils, à ses frères et à ses notables. La possession de juments était libre. Chaque aîné d'une grande famille en possédait.

Lors de la saillie, le propriétaire de la jument offrait un bélier. A la naissance, le

chef était averti et le poulain une fois sevré était conduit chez lui. Il donnait en contrepartie des mesures de mil, des rouleaux de gabak ou des armes. Seules les filles de chef pouvaient être dotées en poneys et "partaient en mariage" montées sur un poney. Les Mafafal, Kola et Hina conservaient aussi leur élevage de taurins qui entraient dans certaines dots. La fille d'une femme dont la dot avait été payée en gros bétail devait être dotée de la même façon.

La naissance d'un poney est l'occasion d'une petite fête où l'on brasse de la bière. On invite amis et voisins qui viennent admirer le poulain. Le placenta a été jeté dans les anfractuosités des rochers ou a été enterré dans le *jiddere* (= *kilvi* en daba), énorme accumulation d'immondices à l'entrée de la concession des chefs (Kola).

On lui coupe le filet de la langue afin qu'il s'alimente bien et on le dresse à la longe. Le licol (*wawar* en gidar et *bubon* en daba Kola) est ici sans pièces métalliques et prend la mâchoire inférieure. Il est fait en corde d'*Hibiscus cannibinus*. Les pièces métalliques en cuivre (*tubza melenge*) sont purement décoratives, attachées sur le chanfrein, mais aussi sur les deux joues.

Le poney est le plus souvent monté à cru, parfois avec une pièce de cuir ou une sorte de chabraque fixée par une sous-ventrière. Il pouvait être équipé de petit *libit* (*cuddal* en foulfouldé), cotte molletonnée avec feutre de poil de chèvre ou de morceaux de cuir cousus serrés entre deux voiles de cotonnade. Le cavalier au combat dispose d'un petit bouclier et, sur l'épaule, d'un fourreau de cuir contenant les couteaux de jet (*kangkali* en gidar et *wijing* en daba), ainsi que de lances. Les cavaliers n'ont pas d'arc. Ils portent des éperons (*anjalang*) de fer ou de cuivre et brandissent des cravaches à un ou deux brins ou à brins

multiples, très décorée, appelée *zuumi*.

Les écuries étaient particulièrement soignées même dans leurs zones refuges, entre les rochers. Ils creusaient une excavation dans le sol de l'écurie que l'on recouvrait de rondins de bois et d'une couche d'argile. L'urine était évacuée, laissant le poney au sec. Cet agencement est appelé *laydi plesh* en daba et *dunbulje* en foulfouldé. Un muret empêchait l'animal de gaspiller son fourrage, généralement issu des bords de mayo, ou constitué de feuilles de *Stereospermum kauthianum*, des fanes de niébé et certains sorghos de montagne.

On l'enfermait pour une période de trois mois, jusqu'aux récoltes en ne le sortant que le soir dans la concession. On préparait alors tous les poneys pour la fête⁶ avant la saison fraîche. On les frottait d'huile de caïlcédrat et d'une décoction de feuilles de *Calotropis procera* pour leur donner du brillant et éliminer les parasites. On pouvait également les peindre.

A leur mort, les poneys sont généralement enterrés, encore que cela ne soit pas systématique. Chez les Daba Kola, on devait enterrer tous les poneys mâles sous le *jiddere* du chef.⁷ Si l'animal est mort au loin, son propriétaire fait brasser de la bière et convoque les gens pour le transporter.

Le poney servait un genre de vie orienté vers la rapine: vol de troupeaux, enlèvement de femmes, à l'aube, lorsqu'elles viennent puiser de l'eau sur les piémonts, attaque de convois d'âniers kanuri et peuls. Toutefois, ces groupes ne s'aventuraient en plaine qu'avec prudence, en particulier lorsqu'ils descendaient abreuver leurs troupeaux.

Il existait deux types de pistes pour les équidés sur les massifs. L'une, bien aménagée et contrôlée, conduit chez le chef (chez les Dimeo de Mozongo). D'autres,

au contraire, doivent rester secrètes, cachées aux étrangers et que les piétons ne doivent pas emprunter. Ces zones ont connu le plus grand développement des systèmes défensifs: *gidivil* (daba Kola), *manbara* (Gidar) qui, comme à Matafal, étaient constitués de murets de pierres de 1,50 m. de hauteur renforcés de haies d'*Adenium obaesium*. d'euphorbes sur plusieurs profondeurs, départageant aussi des sous-quartiers, et, autour des concessions, de *Commiphora africana*.

Les Peuls Buula, depuis longtemps installés dans la région, élevaient également des poneys, appelés *sundaru* et aussi *puc-ci dogole*, pour mieux parcourir les piémonts. Ce sont ces mêmes Peuls qui, les premiers, amenèrent le mulet (*alfadariire* en foulfouldé via le hausa) qui ne connut pas un franc succès.

2.2. Fluctuations des élevages de poneys

2.2.1. Les fluctuations anciennes

Si durant le XVIIIème siècle, le poney semble avoir été présent, à des degrés divers, presque partout en négatif des zones d'élevage de taurins, le siècle suivant enregistra en revanche un recul et sa disparition, notamment dans les plaines ouvertes.

Pour l'extinction de certains foyers d'élevage du poney, les causes peuvent être multiples et parfois cumulatives:

- Certaines populations éleveurs de poneys furent poussées à adopter une autre unité de dot afin de pouvoir échanger des femmes avec leurs voisins. On assiste alors à une substitution d'élevage avec celui du bovin.

- Un groupe détenteur de poneys change de biotope en passant des plaines aux massifs montagneux (monts Mandara ou Alantika) et il doit abandonner le poney.

- Certaines transformations dans l'art de la guerre ont pénalisé le poney. L'arrivée de l'arc et de la flèche empoisonnée lui fut souvent fatal car on ne peut l'équiper de caparaçon trop lourd et il n'est plus suffisamment rapide.

- Enfin, les peuples conquis des royaumes musulmans durent se séparer de leurs élevages de poneys, mais aussi de bovins. Le cheval, l'étalon, devient le monopole du souverain. Les Lakka Kalang (de Sorombero) soumis à Rey se virent interdits d'élevage de poneys alors que les Lakka de l'est demeurés indépendants étaient présentés au début du siècle comme les éleveurs types de cet équidé.

Plus le pouvoir politique s'accapare du cheval, plus la socialisation de l'animal et son attachement au religieux s'affaiblissent. Autrement dit, un accès au cheval très contrôlé est incompatible avec un statut d'unité dotale. L'équidé ne contribue plus à assurer la reproduction du groupe, mais il sert celle d'un pouvoir centralisé, d'une dynastie. Dans ce glissement pouvoir centralisé/cheval barbe et dongolaw/étalon se substitue à société "acéphale"/poney/mâle et femelle, avec parfois des formules d'encadrement intermédiaires relevant d'appareils pré-étatiques également marqués par un équidé intermédiaire: le *kadara* ou *kadaraji* (exemple des Zumaya et Bi Marva dans la plaine du Diamaré avant la conquête peule).

Dans les sociétés de type lignager, Musey-Marba, qui n'empêchent pas l'émergence de meneurs d'hommes possédant des dizaines de montures, le poney est élevé au sein de la famille et suit une sorte de cursus parallèle à celui de l'homme. Avec les états musulmans comme les lamidats peuls du Nord-Cameroun, les étalons achetés à l'extérieur passent impérativement par le

saré du lamido qui les redistribue à ses notables et chefs de villages. Lui-même dispose souvent d'un petit haras entretenu par du personnel servile spécialisé. A chaque étalon est adjoint un petit palefrenier et une *korDo* (= femme esclave) préposée à l'alimentation et à l'abreuvement de l'animal.⁸

Le poney fut disqualifié des guerres peules, il n'est pas assez rapide, ni assez puissant pour être équipé; il est relégué dans le meilleur des cas à la fonction d'animal de bât.⁹

La substitution du poney par le cheval barbe et dongolaw a dû se réaliser bien plus au nord, au Kanem et Bornu, aux XVème et XVIème siècles, parallèlement à une islamisation des dynasties et de leur appareil de notables.

Cette substitution a pu s'opérer par paliers, autorisant une longue période de cohabitation des deux équidés comme, par exemple, dans la chefferie bi marva (Maroua) au XVIIIème siècle. C'était une chefferie non musulmane vassale du Wandala. Son stock de peuplement est issu de clans maya refoulés du Wandala et d'autres originaires du Bagirmi, coiffés enfin par des éléments venus du sud, du pays mundang.

Le groupe bi marva avait particulièrement valorisé le cheval comme le prouvent, en particulier, leurs contes. Ils ont aussi maintenu plus au sud des pratiques en matière d'élevage équin qui avaient préexisté au Wandala et au Bagirmi.

Il existait chez les Giziga un mois lunaire appelé "mois où l'on attache le cheval" (*kiya ngi juwa pilisi* en giziga bi marva). Il correspondait à la période de maturité du mil pendant laquelle on ne pouvait laisser divaguer dans les champs les nombreux chevaux. On engraisait alors l'animal à l'écurie pour le faire sortir lors de la fête des prémices des récoltes. Des attitudes du

cheval on tirait augure pour l'année à venir.

Chez les Zumaya et les Mundang voisins, on faisait passer le cheval du chef et de son principal notable sur l'aire divination "officielle" où, avec leurs sabots, ils dispersaient les cailloux de la spirale de divination, que l'on recomposait ensuite pour la nouvelle année.

Le cheval du chef bi marva recevait des honneurs particuliers non seulement parce qu'il était la monture du prince, mais aussi parce qu'une part d'humanité lui était concédée. Il était surveillé et servi comme le chef lui-même.

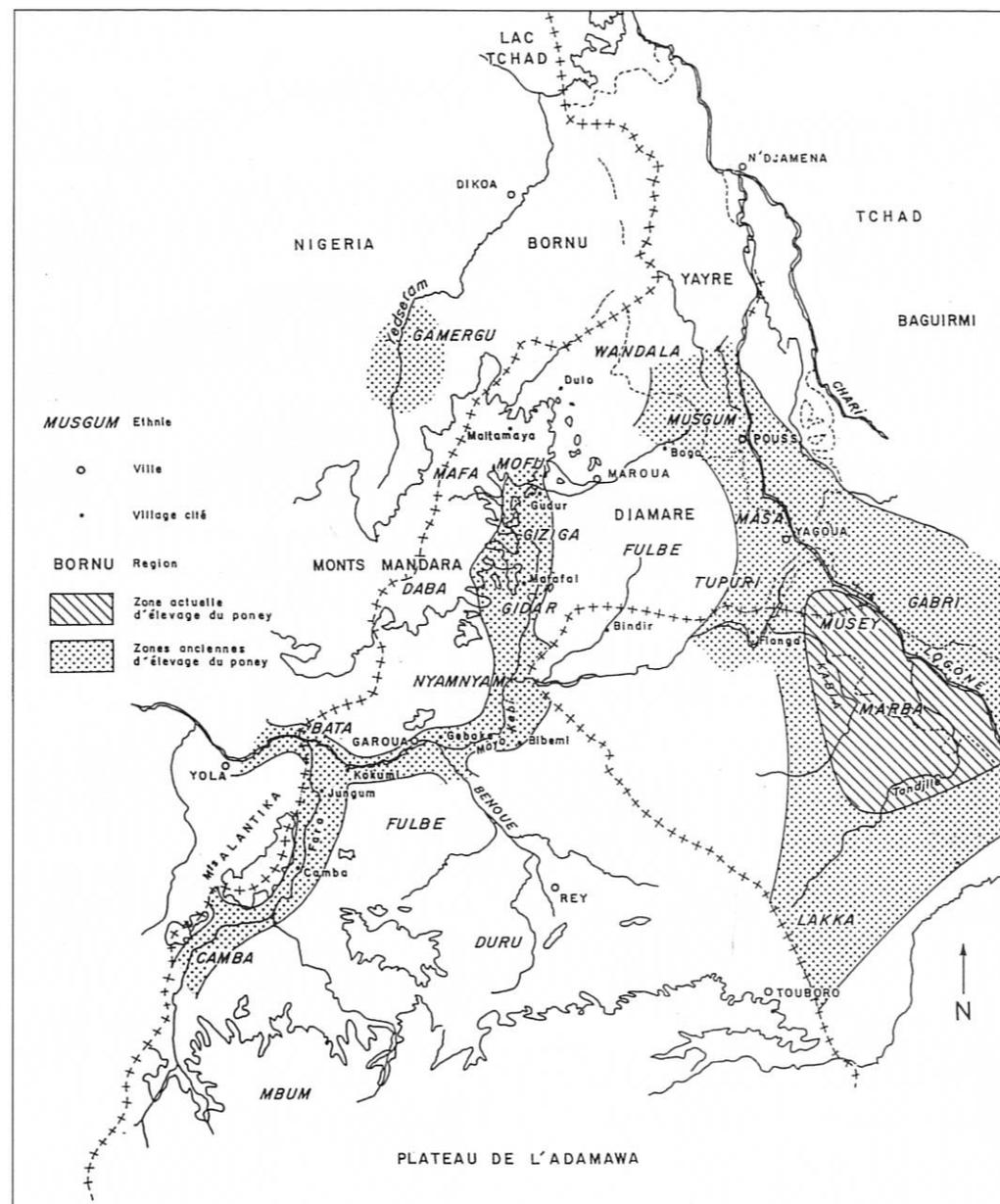
Deux palefreniers esclaves, appelés *mogodok a pilis abuy* (= vautour du cheval du chef), répondaient de leur vie de sa bonne santé. Ils triaient son fourrage, le faisaient uriner dans des jattes de bois, nettoyaient l'écurie; ils l'étrillaient, l'oignaient avec de l'huile de caïlcédrat et le sortaient le soir, à la fraîcheur. Un notable inspectait régulièrement. Le régime alimentaire du cheval du chef était différent de celui des autres montures car il était considéré à affinité omnivore.

Régulièrement une chèvre était abattue et sa chair mêlée aux sorghos rouges. Il pouvait également boire de la bière de mil. Les poils de la crinière et de la queue, ainsi que les éclats de taille des sabots n'étaient pas délaissés, mais déposés sur une fourmilière (de la même façon qu'un homme giziga ne laisse jamais traîner cheveux ou rognures d'ongles).

La chefferie reposait sur un contrôle très précis des équidés. Un notable (*mul wayam*) était préposé au recrutement, à la comptabilisation et au contrôle des chevaux qu'il testait lui-même au moment de leur acquisition.

Les Bi Marva élevaient trois types de

Fig. 10 - Zones anciennes et actuelles de l'élevage du poney.



chevaux. Les dongolaw et barbe (*plis*) étaient l'apanage exclusif du chef et des princes.

Ils recevaient du Bagirmi des *kadaraji* appelés *bankaara* dont seuls les mâles étaient le monopole de la chefferie. Cette cavalerie équipée de caparaçons était en-

gagée dans des campagnes en plaine, le plus souvent à la suite de leur suzerain: le Wandala. Quant au poney (appelé *a-gurda* = "qui passe à travers"), le marché était libre, y compris pour les étalons. Cette cavalerie de poneys servait pour les razzias sur les piémonts, les collines et les massifs mofu.

2.2.2. Fluctuations récentes

Les débuts de la période coloniale enregistrèrent un intérêt pour les chevaux locaux et pour le poney.

H. Dominik, le conquérant allemand, assura ses campagnes depuis le Sud, monté sur un poney dont il dira le plus grand bien. Ce n'est qu'arrivés dans la Bénoué que les Allemands vont chercher à mettre sur pied une petite cavalerie et créeront une jumenterie à Pitoa, près de Garoua.

Les Français entrèrent en contact avec les poneys à une latitude plus élevée, chez les Sara, pour les utiliser aussi dans leurs colonnes. L'administration militaire chercha parfois à le réintroduire dans certaines régions.

Le capitaine Vallin, grand pacificateur des monts Mandara, énonce dans une lettre du 11 décembre 1932 N°499 au Commissaire de la République (ANY/APA 10036) un certain nombre de mesures pour faire descendre les Kirdi (païens des montagnes) et encourager leurs chefs à le faire:

Je propose donc l'attribution d'un cheval à tout chef kirdi ayant groupé autour de lui soixante familles dans la plaine avant la fin des semailles 1933. Les petits chevaux banana (autre nom des poneys musey), de la région de Yagoua, très rustiques...

Le Capitaine Vallin renchérit dans son rapport de tournée du 22 au 26 juillet 1933 dans la région de Koza et de Mozogo:

La première distribution de chevaux banana qui sera probablement faite aux chefs et aux notables en plaine sera un puissant levier pour décider les chefs timorés.

De fait, le Capitaine Vallin reprenait une pratique des sultans mandara de Dulo, qui distribuaient aux chefs montagnards (Muktele, Moskota, Mineo...) des poneys du Yetseram, de chez les Gamergu.¹⁰

La promotion du poney et du cheval en

général durera pendant toute la période de l'administration militaire au Cameroun et tombera dans l'oubli. Les Services de l'Élevage mis en place s'occuperont un peu des chevaux à leurs débuts, pour séduire lami-do et lawan peuls, puis leurs préoccupations se tourneront irrémédiablement vers le bovin. Le poney disparaissait des paysages du Nord-Cameroun et du Tchad pour ne survivre que dans les plaines amphibies du moyen Logone, mais, dans ce sanctuaire, il ne cessait de reculer si bien qu'au début des années 1980, on pouvait prévoir une extinction à court terme.

Dix ans plus tard, cet élevage connaît une embellie. Les paires de boeufs d'attelage coûtent trop cher, les encadrements agricoles, essentiellement la SODECOTON, autorisent depuis 1989 une plus grande souplesse de choix dans les animaux de trait: vaches, ânes, chevaux... poneys. Le poney refait alors son apparition.

Il possède toutes les qualités pour tracter une charrue moyenne T27 (27kg). Le harnachement est simple, un collier de cordes de nylon habillé de cuir ou de chiffons, des sangles en matières synthétiques et un tapis de selle pour prévenir les blessures sur les flancs de l'animal. Il n'est pas nécessaire, à la différence de l'âne, d'élever le point de traction pour rejoindre le pallonnier.

L'absence d'apprentissage et surtout le coût à l'achat (deux fois inférieur à celui d'une paire de boeufs: 22.000 F (35.000 F au plus avant la période des labours) sur les marchés de Bogo, de Mulfuday, de Jappay et de Gazawa le favorisent. Le coût à l'entretien est mineur. Comme l'âne, il trouve sa nourriture en divaguant, sur les touffes de *Leptadenia hastata* et les chaumes des champs. Il reçoit un peu de fanes de nié-bés, des sorghos non arrivés à épiaison, de



l'eau et de la farine. A l'époque des labours, on rajoute un complément avec deux tasses de sorgho rouge par jour.

En 1994, dans le Diamaré, on peut estimer à plus de 500 têtes les poneys de trait. Le poney fait ainsi un retour chez les Tupuri, les Giziga et sur les piémonts des monts Mandara d'où il avait totalement disparu.

L'arrivée du poney dans la zone cotonnière méridionale de la Bénoué, chez les migrants de la région de Tuboro, est plus récente et plus spectaculaire. A la suite de la "maladie" dite "du cotonnier rouge" (1991) et de l'effondrement du prix du coton, le pouvoir d'achat des planteurs a baissé. Ils ne firent plus régulièrement vacciner leurs boeufs, or on est ici proche des zones à glossines. Les chiffres des attelages bovins vont alors brusquement chuter. Il se peut aussi qu'il y ait eu un peu de fièvre aphteuse. Les boeufs d'attelage sont alors

remplacés par centaines par des poneys - relativement trypanotolérants - venus de la région de Kelo (Tchad), de chez les Marba.

Ainsi se dessine une zone d'exploitation du poney, que l'on peut grossièrement définir comme les régions cotonnières du Cameroun et du Tchad méridional, et un pays naisseur: les plaines du moyen Logone. (Milano 31.5.1994)

Notes

¹ En revanche, il est déconseillé de laisser le poney à l'ombre d'un *Kigelia africana* et un éleveur de cheval ne peut brûler son bois dans sa concession sans courir le risque de voir sa monture tomber malade. En giziga, Bi Marva, *Kigelia* est appelé *mo ngla plis* = "qui brise le cheval". Certains informateurs indiquent que dans la plaine du Logone - d'où ils venaient - ils enterraient les gros fruits de *Kigelia* pour obtenir des barrières défensives. Si une jument ne met pas bas ou perd ses poulains lors de la gestation, on enfouit un fruit de *Kigelia* et on la fait trotter tout autour. Les Peuls du Diamaré ont partiellement repris ces pratiques lors de leur cohabitation avec les Musgum.

² *Sunda, sundaaru, sundaaji*, en foulfouldé emprunté au ngambay-lakka (*sinda*) à moins qu'il ne l'ait été plus au nord, au barma. Les Peuls du Diamaré parlent plutôt de *puccu deeleewu* (= petit cheval), *museywo* étant d'introduction récente.

³ On ne peut que regretter que R. Fardon n'ait pas mieux analysé dans son ouvrage les "moyens de destruction" des Camba qui reposaient justement sur ces poneys.

⁴ On retrouve chez de nombreux auteurs la descriptions de ces plaies sur le dos des poneys avec toujours cette même explication: Wagner H. (1860: 224) chez les Musgo (Musgum); Barth H. (1861, vol. III: 37) chez les Musgo; Nachtigal G. (1880: 378 et 382) chez les Gabri; Kumm K. (1910: 26, 27) chez les Angas; Fitzpatrick J.F.J. (1910: 51) chez les Ron; Tremearne A.J.N. (1912: 298, 299) chez les Kagoro...

⁵ Le poney refait son apparition depuis 1989-90 comme bête de trait. Il est curieusement appelé *tipuru* (tupuri, ethnie qui n'est pourtant pas réputée pour élever des poneys, mais est voisine des Musey qui, eux, en élèvent).

⁶ *Uldra na degla* chez les Gidar et *munbuluwa* à Kola.

⁷ Le *jiddere* du chef est une sorte d'autel sur lequel on vient jurer.

⁸ Dans le lamidat de Gebake au nord de Ga-

roua, par exemple, afin de se protéger des incursions des Fali du Tinglin et du Kangu, ArDo Jibrilla avait établi une sorte de poste fortifié (*ribadu*) à Beri, avec 40 chevaux, 40 *yerima* (cavaliers de la famille de l'arDo), 40 palefreniers et 40 *korDo*.

⁹ Si l'on prend la campagne menée par la coalition peule, conduite par l'Emir Lawal de Yola contre l'ArDo de Tibati, Niya Mbula, vers 1860, les engagements se résument à des passes de cavalerie et des affrontements archers et cavaliers lourdement caparaçonnés équipés d'armures et de cottes de maille. Les archers embusqués dans les fossés de Tibati étaient secondés par des forgerons qui faisaient rougir au feu les flèches tout en laissant le *tooke* (poison de *Strophantus sarmentosus*) intact juste en dessous. Ainsi la flèche pouvait percer le caparaçon de feutre et le poison parfois atteindre le cheval.

¹⁰ Les poneys vont perdurer sur la montagne, mais en très petit nombre. Les Peuls en amenaient du pays musey sur le marché de Gazawa, grand centre d'approvisionnement pour les montagnards en boeufs de *maray* (taureaux claustrés). En 1965 encore, le chef mafa de Maltamaya, Zibi Takawa, en avait acheté un.

Bibliographie

BARTH H., *Travels and discoveries in North and Central Africa being a journal of an expedition undertaken the auspices of H.B. M'S.*, Edition du Centenaire, Londres 1965.

BOYE M.A., "Les poneys kotokoli", *Annales de l'Université du Bénin. Sér. Lettres*, Tome XII, 1992, pp. 61-93.

BRUEL G., *Le cercle du Moyen Logone*, Comité de l'Afrique française. Paris 1905.

BRUNACHE P., *Le centre de l'Afrique: autour du Tchad*, Alcan, Paris 1894.

COURTET H., "Les chevaux du Moyen Logone" in Chevalier A., *L'Afrique centrale française. Mission scientifique au Chari et au Tchad*, La Géographie, Paris 1903.

DANIEL F. DE F., "The horse in native hands",

Nigerian Field, Vol. 2, 1936, pp. 52-6.

DENHAM (Major), *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique*, Tome 1, Arthus B., Paris 1926.

DESTENAVE (Lt Colonel), "Le lac Tchad II Les habitants, la faune, la flore", *Revue Générale des Sciences pures et appliquées*, A. Colin, Paris 1903.

DOUTRESSOULLE G., *L'élevage en Afrique Occidentale Française*, Larose, Paris 1947.

DUMONS (Adjudant du 22ème d'infanterie), *Souvenirs et impressions du Cercle de Laï; Moyen Logone*, manuscrit, 1903.

ELRIDGE M., *Le peuplement de la Haute Bénoué*, ONAREST, Garoua (Cameroun) 1979.

EPSTEIN H., *The origin of the domestic animals of Africa*, 2 voll., African publishing corporation, New York, London, Munich 1971.

FARDON R., *Raiders and Refugees, Trends in Chamba Political Development*, Smithsonian Institution Press, Washington 1988 (406 pp.).

FISHER H.J., "«He swalloweth the ground with fierceness and rage». The horse in the central Sudan", *J. Afr. History*, 13 (3), 1972, pp. 369-388.

FITZPATRICK J.F.J., "Some notes on the Kwola district and its tribes", *Journal of the African Society*, X, 37, 1910, pp. 16-52.

FROBENIUS L., *Peuples et sociétés traditionnelles du Nord-Cameroun*, trad. de l'allemand par M. Elridge, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GmbH, Stuttgart 1987 (175 pp.). (Studien zur Kulturkunde.83)

GASGOU G.B., *Le pays marba*, Mémoire de Géographie, Université du Tchad, N'Djamena 1978.

GARINE I. de, *Contribution à l'ethnozoologie du cheval chez les Moussey (Tchad et Nord-Cameroun)*, L'Homme et l'Animal, 1^{er} Colloque d'Ethnozoologie, Institut International d'Ethno-sciences, Paris 1975.

GARRIGUES M., *Kaselem mbaymu. Etude d'un village Iele, Tchad*, Tome II, Thèse de 3ème cycle Ethnologie, Univ. R. Descartes, Paris 1974.

GOODY J.R., *Technology, tradition and the state in Africa*, Cambridge University Press, London, New York 1971.

GLAUSSEL I., *Le cheval au Tchad*, Thèse Doct. vét. Alfort, N°85, 1968.

Granier P., *Mission d'appui sur la production du cheval de selle au Cameroun (Situation actuelle et possibilités d'amélioration)*, IEMVT/IRZ, 1987 (111 pp.).

IBN FARTUA A., *History of the First Twelve Years of the Reign of Mai Idris Alooma of Bornu (1571-1583)* (trans. Palmer H.R., Government Printer, Lagos 1926).

KOELLE S.W., *African native literature, or proverbs, tales, fables and historical fragments in the Kanuri or Bornu language*, Church Missionary House, London 1854.

KUMM H.K.W., *From Hausaland to Egypt*, London 1910. (Cité par Fisher)

LAW R., "Horses, firearms and political power in pre-colonial West Africa", *Past and Present*, 72, 1976, pp. 112-132.

MAISTRE C., *A travers l'Afrique, du Congo au Niger. 1892-3*, Hachette, Paris 1895.

MAISTRE C., *La région du Barh Sara*, Imprimerie Centrale du Midi, Montpellier 1902.

MALBRANT, *L'élevage au Tchad*, Agence Economique de l'A.E.F., Paris 1931.

MAUNY R., *Tableau géographique de l'Ouest Africain au Moyen Age*, IFAN, Dakar 1961.

MAUNY R., "Trans-saharan contacts and the Iron Age in West Africa", in Fage J.D. (ed.), *Cambridge History of Africa*, CUP, 1978, pp. 272-341.

MEEK C.K., *Tribal studies in Northern Nigeria*, 2 voll., Kegan Paul, London 1931.

MERCIER CAPT. E., "Le pays du Logone-Chari, la voie de la Bénoué", *Bul. Soc. Géographie et Etudes Coloniales de Marseille*, 34 (4), 1912.

MORRISON J.H., "Plateau societies' resistance to Jihadist penetration", in Isichei E. (ed.), *Studies of the History of Plateau State. Nigeria*, Macmillan, London 1982, pp. 136-150.

MOUCHET J., *Rapport de Tournée dans le canton de Yagoua*, 1938.

NACHTIGAL G., "Voyage du Bornou au Baguirmi", in *Le Tour du Monde*, Hachette, Paris 1880, pp. 337-416.

NKWI P.N. et WARNIER J.P., *Element for a*

history of the western Grassfields, University of Yaoundé, Cameroun 1982.

PALMER H.R., *Sudanese memoirs*, 3 voll., Lagos 1928.

PASSARGE S., *Adamawa. Bericht über die Expedition des Deutschen Kamerun Komitees*, Geographische Verlagshandlung Dietrich Reimer, Berlin 1895 (573 pp.).

PECAUT, *Les chevaux de la colonie du Tchad*, rapport (service vétérinaire de l'Elevage de la Colonie du Tchad), 1925.

PODLIACHOUK L. et QUEVAL R., "Les groupes sanguins des équidés du Tchad", *Rev. Elev. Méd. vét. Pays Trop*, 14 (1), 1961, pp. 53-56.

SEIGNOBOS CH., "Des gens du poney: les Marba-Mousseye", *Revue de Géographie du Cameroun*, 4, Université de Yaoundé, 1983.

SEIGNOBOS CH. (ed.), *Le poney du Logone. Etudes et Synthèses*, IEMVT, 1987 (213 pp.).

SEIGNOBOS CH. et LAFARGE F., "Des gens du fleuve entre Kim et Laï l'Homme et le Milieu", *Annales Univ. du Tchad*, N'Djamena 1977.

SKINNER N., "Domestic animals in Chad", in *Papers in Chadic Linguistics*, P. & R. Newman, ed. Leiden, Africa-Studiecentrum, 1977, pp. 175-196.

SPRUYTTE J., "L'équitation africaine dans l'Antiquité. étude expérimentale d'après les textes antiques et les peintures rupestres sahariennes", in *Techniques et Culture*, N°8, 1986, pp. 199-212.

STRUMPELL K. et VON BRIESEN, *Peuples et Etats du Foubina et de l'Adamawa (Nord-Cameroun)*, trad. de M. Elridge ONAREST, Garoua (Cameroun) 1980.

TOURNEUX H., "Les noms des équidés en Afrique Centrale", in Seignobos C. (ed.), *Le poney du Logone*, IEMVT, Paris 1987, pp. 169-205.

TREMEARNE A.J.N., *The tailed Head-hunters of Nigeria*, Seeley Service, London 1912.

WAGNER H., *Schilderung der Reisen und Entdeckungen des Dr. Eduard Vogel in Central-Afrika*, Verlag von Otto Spamer, Leipzig 1860 (2ème ed.).